

Quand je serai mort

Quand je serai mort, mon corps sera pris en charge par des gens dont le métier est de se débarrasser des corps. Même les croque-morts ont leur référentiel de compétences. Un premier coup de fil sera passé à l'entreprise générale des pompes-funèbres réunies et une réceptionniste, sélectionnée pour les notes d'empathie qu'elle sait exprimer en de telles circonstances, répondra d'une voix calme et donnera les premières informations « utiles ». Comme elle sait qu'elle est souvent la première hors du premier cercle à entendre les mots « mon père/frère/mari... est mort », elle agira en conséquence et se fendra d'un « mes sincères condoléances », formule inscrite en tête du document plastifié collé sur son bureau.

Une fois le téléphone terminé, elle enverra les hommes de main de l'entreprise, comme on envoie un taxi : ceux qui patrouillent dans le secteur viendront chez moi. Ils se présenteront à la porte, en livrée funèbre, tiendront leur casquette devant eux, en signe ostentatoire de respect et prononceront en plissant les yeux « Sincères condoléances. Nous venons chercher le corps de Monsieur H. » Là, la personne qui leur aura ouvert la porte – un proche meurtri ou un parent soulagé – leur indiquera d'un regard le lieu où mon corps se sera échoué. Ils entreront dans la pièce avec leur brancard et leur housse mortuaire en caoutchouc qui accueillera les quelques fluides que mon corps laissera encore échapper. Après m'avoir allongé sur le dos, il remonteront la fermeture éclair d'un geste assuré, me faisant disparaître du bas vers le haut, ma tête étant la dernière chose que l'on verra de moi, mes cheveux gris la dernière image de ma personne.

Une fois dans le sac, enfourné dans la Mercedes gris métal, les langues se délieront. D'abord celles des manutentionnaires, qui, libérés de leur rôle de représentation pourront reprendre leurs discussions sur le foot ou les enfants. Ensuite celles des proches qui bénéficieront d'un temps d'arrêt, presque de vacances forcées. Après des jours et des semaines à retenir leurs mots à la vue de mon corps souffrant, ils pourront enfin parler à nouveau.

Il fera beau ce jour-là. Ils iront se promener au bord du lac, ils tomberont l'écharpe. Ils se regarderont sous un nouvel angle, se décaleront un peu de côté, là où je leur aurai libéré un peu de place.